

DIDIER VAN CAUWELAERT

# LA VIE ABSOLUE

roman

ALBIN MICHEL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Quinze exemplaires  
sur vélin bouffant des papeteries Salzer  
dont cinq exemplaires numérotés de 1 à 5  
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de I à X*

C'est une sensation déroutante de se retrouver parmi les siens quand on n'est plus de leur monde. *Ici repose Jacques Lormeau (1962-1996)*. Il m'a fallu un certain temps pour renouer avec cette identité révolue, mais je comprends désormais l'urgence qui m'a ramené à mon point de départ. Trente-trois personnes sont debout en demi-cercles autour de la tombe. À mesure que leurs émotions me réinsèrent dans mon ancien contexte, les noms me reviennent, les souvenirs reprennent corps, les perceptions s'affinent.

Il pleuviote sur cette colline de verdure inchangée au cœur de la Savoie, surplombant d'un côté Aix-les-Bains et de l'autre le lac du Bourget. Comme j'ai aimé naviguer sur ces eaux noires et lourdes aux profondeurs insondables, entre les

coups de vent soudains et les courants pervers... Une moyenne de dix noyés par an – j’ai failli la faire grimper cinq ou six fois. Je me demande pourquoi les images de ces moments où j’ai gaiement risqué ma vie s’imposent avec une telle intensité. Est-ce parce que je suis en train de risquer ma mort ?

L’exhumation a lieu un lundi, jour de fermeture de la quincaillerie. Tout le personnel est venu au cimetière, entourant ma veuve et mon fils, pour bien montrer aux plaignantes qui m’assignent en recherche de paternité que la maison Lormeau demeure une affaire de famille.

Face à eux, l’ancienne pâtissière de prestige Jeanne-Marie Dumontcel, quatre-vingts ans et toutes ses dents, cape en cachemire et mise en plis insensible au vent, affiche une dignité martiale en cramponnant tel un étendard sa petite-fille Morgane, coiffée en brosse comme moi jadis, ce qui lui confère une certaine ressemblance avec la photo en médaillon sur mon caveau de granit.

Les fossoyeurs, au garde-à-vous avec leurs pelles, attendent le feu vert du représentant des pompes funèbres. Celui-ci consulte du regard le commissaire de police, puis l’expert en charge de prélever l’ADN, avant de se tourner vers Fabienne. Ma

veuve demeure de marbre. Elle tient un parapluie rouge à logo blanc qui met un peu de gaieté dans le crachin brumeux du cimetière. La pointe des baleines goutte sur l'épaule gauche de Lucien – je mesure, à l'instant où je redécouvre notre fils, combien la blessure que je lui dois est restée à vif. Il ne diffuse plus aucune pensée hostile, mais je suis toujours sous le coup du « Crève ! » qu'il m'a lancé vingt-cinq ans plus tôt, lors de la séance de pseudo-spiritisme où ses copains s'étaient amusés à l'insulter de ma part, déplaçant un verre d'une lettre à l'autre comme si c'était mon esprit qui se foutait de sa gueule. Aujourd'hui, le petit garçon sentencieux est devenu un long trentenaire laconique avec une tonsure précoce et un début de brioche – il n'a rien fait pour lutter contre l'hérité.

Fabienne finit par hocher la tête, et les fossoyeurs abandonnent leurs pelles pour manœuvrer les cordes. Avec une vélocité ponctuée de heurts discrets, ils sortent le cercueil de papa, décédé cinq ans après moi. Puis ils exhument le mien, un modèle haut de gamme qui s'est beaucoup moins détérioré – mon père, soucieux de ne rien coûter, s'était commandé le premier prix du catalogue de

sa convention obsèques. Moi, on avait choisi pour moi.

Où es-tu, papa ? Quelle dimension de l'espace-temps as-tu choisie pour ton évolution posthume ? Tout est tellement cloisonné, ici-haut... Enfin, là-bas, d'où je viens. Nos solitudes comme nos regroupements sont le fruit de nos choix, le reflet des aspirations ou des craintes que nous avons développées au cours de notre vie, mais ces choix semblent relever de nécessités indépendantes des liens terrestres.

– Attention, enfin ! crie une vieille voix au moment où mon cercueil percute le bord du caveau.

Au premier rang du personnel, Alphonse Dulac fusille du regard le croque-mort indélicat. Accroché à son déambulateur comme un capitaine au gouvernail en pleine tempête, sa croix de guerre et son Mérite agricole épinglés sur son anorak de chasseur alpin, il enrage qu'on me dérange. En même temps, il se dit que c'est pour la bonne cause, et dans l'intérêt de la maison. Pilier de la quincaillerie depuis l'après-guerre, il a consenti à prendre sa retraite en 1988, mais il continue de remplacer au pied levé ses collègues en arrêt maladie – pas question de fragiliser l'affaire que ma veuve a réussi à hisser au quin-

zième rang des entreprises aixoises. Il m'a formé au métier, comme il l'avait fait pour mon père. En revanche, il n'est arrivé à rien avec mon fils, et c'est le seul remords de sa vie. D'un regard en biais, il jauge attentivement la petite-fille de la pâtissière qui lui paraît bien concentrée, avec du cœur et de la précision dans les gestes. Avec elle, pense-t-il, la relève est assurée.

Le bruit aigrelet de la dévisseuse électrique déchire le silence du brouillard. Normalement, on aurait dû transférer le cercueil au reposoir pour l'ouverture, mais le centre-ville est inaccessible à cause d'une manifestation qui dégénère, d'après ce que j'ai compris. Les manutentionnaires soulèvent le couvercle et un murmure pétrifie l'assistance. Les deux tiers des présents font le signe de croix. Il n'y a pas lieu. Je suis intact, oui, mais je n'y suis pour rien. Ce n'est pas la puissance de mes vertus qui me rend incorruptible, c'est la nature du sol. Cette partie du cimetière est gorgée d'arsenic, un excellent conservateur. Hormis mon costume en loques, je suis tel qu'on m'a embaumé un quart de siècle auparavant. Un sourire de fierté s'esquisse sur les lèvres du responsable des pompes funèbres. À la manière de ces promoteurs immobiliers

présentant leurs réalisations futures sous la forme d'un appartement modèle, il pourrait m'utiliser comme cadavre témoin.

Ma fille présumée tourne de l'œil. Sa grand-mère la rattrape d'une main ferme, tout en désignant au commissaire de police cette réaction comme si elle constituait une preuve. Fabienne, elle, s'efforce de paraître indifférente au spectacle de ce visage raccord qui la ramène au temps des difficultés conjugales. Elle n'a pas vraiment changé, elle non plus. À cinquante-trois ans, ses cheveux sont toujours blond nature, son regard bleu glacier conserve tout son éclat, sa taille reste fine et ses seins aérodynamiques ont gardé leur volume du concours Miss Savoie 1986. Seules ses fesses ont perdu leur galbe, à force d'être assises derrière la caisse de la quincaillerie. Un pli d'amertume à la commissure des lèvres compense les soleils de sourire que les bonheurs anciens ont imprimés au coin de ses yeux, avant que le mariage ne nous racornisse. Mon amour... Dans l'état hors du temps où je me trouve, nos premiers émois sont bien plus denses et précis que les faux-semblants qui ont suivi. Il en est de même pour toi lorsque tu regardes mes photos.

C'est l'appel de cette passion mal éteinte qui,



l'autre nuit, a interrompu une première fois le cours de ma mort. J'éprouve à nouveau cette sensation d'aspiration qui m'a extrait de mes travaux en cours, dans cette autre dimension de l'existence difficile à concevoir par les vivants. Sans que je puisse résister ni surseoir, tu m'avais ramené dans notre chambre de l'avenue des Thermes, au-dessus de la quincaillerie – notre chambre où tout avait changé, où tout désormais était aux normes et au goût de celui qui m'avait brièvement remplacé dans ta vie. Tu étais penchée sur une feuille de papier et, concentrée sur la seule lettre d'amour que je t'aie jamais envoyée, lors d'un séminaire des tronçonneuses Iseki à Colmar, tu imitais mon écriture.

*Je soussigné Jacques Lormeau, sain de corps et d'esprit, consens par la présente, en cas de besoin, à l'exhumation de ma dépouille en vue d'une expertise génétique.*

*Pour valoir ce que de droit.*

Tu avais signé et daté du 13 juillet 1995, six mois avant mon décès. Une impulsion spontanée, en réponse à l'assignation que, téléguidée par sa grand-mère, la petite Morgane t'avait remise la

veille, les larmes aux yeux. Sensible au contexte de sa démarche, tu t'étais renseignée sur Internet. Et tu avais commis ce faux en écriture pour lui laisser, le cas échéant, une chance de faire établir la vérité sur sa filiation. Car la justice, sinon, aurait rejeté sa demande. Depuis l'exhumation litigieuse du chanteur Yves Montand, il n'est plus possible de prélever l'ADN d'un défunt pour effectuer un test de paternité, sauf s'il en a donné l'autorisation écrite de son vivant.

La décision que tu avais prise, l'incroyable puissance de ta générosité sacrificielle m'avaient maintenu à tes côtés quelques instants, dans notre ex-chambre conjugale, sans que tu perçoives ma présence autrement que par une baisse de température. Et puis celui que je fus s'était résorbé dans ce que vous appelez l'au-delà. Ce n'était qu'une brève permission, une interférence, un toucher de l'âme... Rien à voir avec la forme de réanimation qui s'opère en ce moment, comme si j'étais sous perfusion, nourri par chacun des regards concentrés sur la photo en médaillon au-dessus de mon nom. Je ne sais à quoi est destiné ce retour aux sources, mais je n'y peux rien.

Fabienne me bouleverse. Cet élan du cœur qui

attise le scandale, brave le respect de ma mémoire et l'éventualité de devoir partager mon héritage me donne, j'en suis le premier surpris, l'envie d'un nouveau départ avec elle. L'envie de nettoyer notre histoire en éliminant les pièges, les calculs, les concessions et l'usure qui ont fait de nous des étrangers moralement liés par un enfant qu'elle était seule à vouloir.

Je me ressaisis. Pas question de redevenir une âme errante corvéable à merci, comme aux premiers temps de mon trépas<sup>1</sup>. Aucune envie de fragiliser cette autonomie relative qui m'a coûté tant d'efforts. La présence obligée qu'entraîne l'exhumation de mon corps ne sera, je suppose, qu'une parenthèse sans suite. Mon rappel sur Terre s'achèvera quand mon caveau sera refermé. Je ne fais plus partie de l'avenir de Fabienne : je dois accepter de ne rien pouvoir pour elle, quelle que soit la force de ses prières.

Je me rabats sur Lucien. Lui, au moins, il va bien. Petit génie de l'informatique depuis l'école primaire, diplômé de l'université d'Oxford Brookes, il

---

1. Voir *La Vie interdite*, Albin Michel et Le Livre de Poche.

est devenu l'un des meilleurs hackers du Rhône-Alpes. À la manière de ces cambrioleurs qui se reconvertissent en serruriers, il a fondé une boîte de conseil en cybersécurité qui cartonne, et je ne suis pour lui qu'un gentil souvenir embelli par le temps, noyé sous des satisfactions matérielles incessantes. Le présent l'absorbe, l'avenir l'excite et le passé lui convient. Depuis belle lurette, il m'a pardonné les injures de ce verre baladeur qui l'avaient empêché de dormir pendant huit jours. Il est en paix avec ma mémoire. J'étais un père suffisamment absent pour ne laisser ni regrets ni griefs excessifs. Quand j'étais disponible, on jouait à la bagarre, on faisait ses devoirs, il tentait de m'initier à ses jeux vidéo, je le formais aux commandes d'aiguillage de mon train électrique, et le soir je lui racontais des histoires piochées dans mes livres d'enfant remontés de la cave – rien qui me rende irremplaçable ni qui incite à me remplacer. Il s'est donc bien entendu avec le compagnon de sa mère, sans attendre de lui quoi que ce soit, et ça continue depuis qu'elle l'a quitté : ils jouent aux échecs en ligne tous les dimanches matin, par habitude. Jamais il ne s'est cherché un père de substitution, en dehors de Steve Jobs, le fondateur d'Apple.

Avec ses techniques de piratage rendant caducs tous les systèmes de protection sauf les siens, il aurait pu faire carrière en Amérique ou au Japon, mais il a préféré implanter sa micro-entreprise dans la technopole au bord du lac, pour rentrer déjeuner avec sa mère. Millionnaire en cryptomonnaie, il vit toujours dans sa chambre d'enfant au-dessus de la quincaillerie. Le samedi soir, il saute des filles connectées sur des sites – pare-feu définitif contre le virus passionnel qui a infecté ses circuits l'année de ses vingt ans. Il bosse dur, il baise *light*, il se détend en faisant du marathon sur tapis roulant avec du RnB dans son casque, et il tente en vain de lutter contre les bourrelets inadaptés à son look émacié de geek bio.

Mais ses sentiments édulcorés à mon égard ne peuvent me retenir plus longtemps, face à l'attraction poignante exercée par celle qui, de bonne foi, me prend pour son père biologique. Je suis son dernier recours, le seul fil qui raccroche encore à la vie cette étudiante à lunettes, voûtée comme une petite vieille sous le poids des regards aixois. L'ultime espoir qui lui reste : ne plus être considérée comme la fille d'un monstre, mais comme celle d'un brave type n'ayant laissé que des souvenirs indolores.

D'un coup de coude discret, sa grand-mère lui intime de se tenir droite, dans ce moment de revanche sociale où la génétique s'apprête à lui rendre justice. Morgane d'Arven-Dumontcel se redresse d'un centimètre, sans quitter du regard, derrière ses verres embués, l'expert à gants de latex, masque et charlotte bleue qui effectue son prélèvement d'ADN.

Je comprends mieux à présent le geste de Fabienne, le contexte dans lequel elle a rédigé son faux en écriture. La maman de Morgane, Marie-Palatine, avait été mon amie d'enfance, ma protégée de la cour de récréation où son obésité précoce lui valait le surnom de Profiterole. Épuisée par les pressions sociales de la Dumontcel exigeant un gendre à la hauteur de sa glorieuse pâtisserie, temple de la gourmandise thermale que fréquentait jadis la reine Victoria durant ses cures, mon ancienne copine d'école s'était finalement résolue à épouser, un an avant mon décès, un anesthésiste de Chambéry descendant d'une lignée de barons bretons, éteignoir pontifiant, brideur de haut niveau et pilier d'associations caritatives. Lequel, fin septembre, s'était fait arrêter à la une du *Dauphiné libéré* pour avoir abusé d'une trentaine de fillettes

en sortie de bloc opératoire. Marie-Pa, déjà dépressive et sous Tranxène depuis la puberté, n'avait pas supporté le scandale et la honte dont sa mère la rendait responsable. Après avoir révélé à Morgane que j'étais son véritable père, elle était allée se jeter sous le TGV de 19 h 13.

Pauvre petite... Comment va-t-elle réagir quand elle découvrira que les dernières paroles de sa maman n'étaient qu'un mensonge d'amour, un cadeau de départ ? Le legs d'un aveu réparateur qui, au bénéfice du doute, vu ma réputation toujours vivace de queutard patenté, aurait pu demeurer une probabilité si ma veuve n'avait eu, en me faisant autoriser le prélèvement d'ADN, cet élan magnanime qui aura pour effet de réduire à néant tout espoir. Contrairement à ce qu'elle pense, je n'ai jamais eu la moindre relation sexuelle avec mon amie d'enfance.

L'expert dépose l'échantillon dans une éprouvette à l'intérieur d'une mallette en fer qu'il referme. Mon fils crisper les doigts sur l'épaule maternelle. Je lis dans leur tête qu'elle lui a avoué son faux en écriture, ce matin. Aussitôt, il s'est rallié à son choix en s'abstenant de lui dire qu'il avait déjà deviné : le papier recyclé de ce permis d'exhumer qu'elle avait

soi-disant découvert dans mes archives n'existait pas de mon vivant.

Le commissaire se tourne vers Fabienne, qui soutient un instant son regard avant d'abaisser les paupières. Le couvercle en chêne se referme sur mon visage. Lucien serre les dents, adresse un sourire solidaire à Morgane qui éclate en sanglots. Ils se connaissent à peine, ces deux-là, mais ils étaient prêts, je le sens, à s'accepter de bon cœur, à devenir demi-frère et sœur pour défier la malveillance des bien-pensants. Quel gâchis... Le faux suspense de cette cérémonie macabre est un enfer pour moi – la première fois où ce mot prend un sens depuis mon trépas. Je n'ai pas le pouvoir d'empêcher l'inévitable, alors à quoi sert que j'assiste à ce drame en trois actes dont, connaissant l'issue, je devine les conséquences ?

Cette vie qui fut la mienne était close depuis longtemps, ma succession réglée, je n'avais pas causé de cicatrices ineffaçables, le modeste vide qu'avait laissé mon absence s'était rempli très vite et plutôt bien, j'avais pu sans regrets excessifs m'affranchir de ma mémoire pour servir d'autres causes – rien ne justifie ce retour d'un figurant que personne ne perçoit, voyeur malgré lui d'un rebondissement prévi-



sible. Au stade spirituel que j'avais atteint, détaché de la matière et des interactions de pensées, je ne comprends vraiment pas l'utilité de cette épreuve que je me laisse infliger, sans pouvoir y changer quoi que ce soit.

Fabienne tressaille. Elle vient d'apercevoir Naïla, de l'autre côté du périmètre d'intimité que les autorités ont délimité par du ruban rayé sur piquets. Les deux femmes de ma vie échangent un regard où l'empathie le dispute à l'autodérision. Naïla lui sourit tristement, fronce le nez et repart. Simple acte de présence d'une minute et demie pour lui dire courage. Une part de moi voudrait avoir envie de la suivre, mais nos jolis souvenirs, dans sa tête, se sont dilués sous le traumatisme et le remords rétrospectifs. Il faut la comprendre : je suis décédé en dormant contre son corps, sans qu'elle s'en aperçoive, dans la caravane qui me servait d'atelier de peintre amateur. Pressée par son travail, elle avait sauté dans son jean en me souhaitant bonne journée, détalant sans attendre la réponse. Avant qu'on me découvre, j'étais resté seul une heure quarante en face de son portrait inachevé.

Elle prie souvent pour moi en réclamant mon aide, je m'en rends compte à présent, mais il y a une

colère nouvelle en elle et je n’y ai pas accès. Prend-elle si mal le soupçon que j’aie pu avoir une autre maîtresse ?

Le regard flou, elle franchit les grilles en croisant Guillaume Peyrolles. Toujours en retard, celui-là, mais c’est gentil d’être venu. Il salue sans ralentir Naïla qui ne le reconnaît pas. C’est vrai qu’il a bien changé, le timide gendarme blond qui, d’émotion, m’avait gerbé dessus – j’étais son premier cadavre. L’enquête sur les causes de mon décès ne l’avait occupé que trois quarts d’heure, mais celle qu’il avait menée sur ma vie de provincial faussement insipide, des mois durant, lui avait valu un joli succès parisien, le prix du Premier roman, les faveurs de ma veuve et la reconnaissance indéfectible de notre fils. Depuis, il se cherche. Du moins, il court en vain derrière un sujet vendeur. Son livre suivant n’a pas marché, le troisième a été refusé par son editrice, et il est devenu critique. Ça ne remplace pas, mais ça console – du moins, ça compense. Sauf que les détestations qu’il suscite en flinguant ses confrères ne font qu’alimenter son dégoût de soi ; derrière l’éternel sourire d’ironie détachée qu’il affiche, je le sens au fond du gouffre.

Il enjambe le ruban façon scène de crime en

brandissant son ancienne carte de gendarmerie, fend la petite foule jusqu'à Fabienne et Lucien. Il les embrasse, une joue chacun, leur prend le bras. Il arrive de Paris, il ne voulait pas les laisser seuls dans un moment pareil. Et puis, qui sait ? La situation pourrait lui inspirer une suite à mon histoire. Comme pour se reconnecter à la source, il fixe ma photo sur le granit. L'air de se recueillir, il prend des notes dans sa tête.

Discrètement, Lucien lui fait voir mon look actuel, qu'il a immortalisé avec son iPhone pendant que l'expert effectuait son prélèvement. Guillaume déglutit. Il essaie de se mettre à ma place, du moins de ressentir la scène de mon point de vue. Mine de rien, il observe d'un regard en biais ma bâtarde putative, traquant d'éventuels traits communs, la criblant *in petto* d'adjectifs et de formules à l'emporte-pièce. Sa conclusion rejoint l'opinion générale : n'évoquant ni la rondeur honteuse de Marie-Pa, ni la dignité glacée d'Yves d'Arven, elle apparaît comme une pâle copie de mon insignifiance.

– Bien, ponctue sa grand-mère en direction de ma veuve. Nous nous retrouverons chez le notaire.

C'est peu dire que la vieille Jeanne-Marie boit

du petit-lait. L'année dernière, après sa liquidation judiciaire, Fabienne a racheté la pâtisserie Dumontcel pour agrandir la quincaillerie. À la place de la pancarte d'époque en anglaises calligraphiées *By Appointment of Her Majesty The Queen*, on lit désormais *Espace tondeuses*.

– Merci de vous être déplacée, répond Fabienne avec une courtoisie neutre.

La reine déchue des millefeuilles et des éclairs au génépi toise l'ancienne Miss régicide qu'elle surnomme en public « Madame Bricolage ».

– La vie se chargera bientôt de vous rabattre votre caquet, mon p'tit.

Sans relever, Fabienne serre le poignet de Morgane avec un sourire de compassion meurtrie.

– On avait beaucoup de sympathie pour votre maman, traduit Lucien.

– Merci, monsieur Lormeau. Je suis désolée pour...

D'un geste maladroit, la jeune fille englobe le caveau et les fossoyeurs qui achèvent d'aplanir le sol.

– Dieu reconnaîtra les siens ! tranche la pâtissière honoraire.

Et elle tourne les talons dans une envolée de sa

cape en cachemire noire, entraînant l'orpheline au pas de charge, comme s'il était inconvenant de s'attarder plus longtemps sur le champ de bataille où elle vient de s'illustrer.

– Autant vous prévenir de suite, mademoiselle Morgane ! déclare mon vieil Alphonse en leur bar rant la route avec son déambulateur. La quincaillerie et les gâteaux, ça fait deux. Si vous êtes homologuée, je vous y donnerai les bases.

– Ce ne sera pas nécessaire, réplique la Dumontcel en le contournant avec une commisération narquoise. Vous pourrez enfin profiter de votre retraite, mon brave, sans que ces gens vous exploitent.

Du haut de sa stature combinant le physique du général de Gaulle et la gestuelle du neuneu campagnard, le doyen de la quincaillerie s'apprête à lui river son clou, mais Morgane, résistant à la traction de sa grand-mère, le remercie d'un sourire chiffonné qui le fait fondre.

– C'est très gentil, monsieur Dulac. Je m'en souviendrai, au cas où...

La délicatesse de ses points de suspension m'émeut autant que l'espoir qu'ils sous-tendent.

– Mais tu vas pas chougnier, voyons ! se récrie-

t-il dans un éclat de rire. C'était un joyeux, mon Jacques, faut que tu aies de qui tenir ! Toujours la blague au coin des lèvres, et le poisson d'avril comme s'il en pleuvait. Dis-y, Jeanne-Marie ! Faut qu'elle travaille son humour, la 'tiote, si elle veut y reprendre le flambeau !

– On lui dira, abrège la Dumontcel. Dépêchons-nous, tu es mal garée.

Soudain, je ressens la présence de Marie-Pa. Incroyablement lumineuse et rayonnante – une nébulosité coiffée d'une couronne de galette des rois, irradiant de bonheur maternel et m'englobant dans sa liesse. Je ne comprends pas. De son vivant, elle n'était pas spécialement futée, mais, vu la qualité de son aura, elle paraît, en seulement quelques semaines d'au-delà, beaucoup plus évoluée que moi spirituellement – à côté d'elle, je me fais l'effet d'être une âmelette. Alors pourquoi se réjouit-elle de la situation dramatique sur laquelle elle vient de se greffer ? Elle sait comme moi que Morgane est bien la fille du monstre. Le faux en écriture si généreux de Fabienne et les bonnes dispositions de Lucien suffisent-ils à combler la suicidée du chemin de fer ? La terrible déconvenue qui va frapper son enfant quand tombera le résultat du compara-

tif ADN n'a pas l'air de la soucier. Bon. C'est elle qui voit. Je n'ai plus qu'à me désagréger, comme elle vient de le faire tandis que je répondais à la ferveur de son merci. De rien, c'est le cas de le dire. Retournons sous d'autres cieux, là où l'ego, l'aigreur et la malveillance n'ont plus cours.

Mais non. Je demeure présent alors qu'on a rebouché le trou devant mon caveau et que le public se disperse. Je ne sais pas ce qui me retient.

– Je te trouve très belle, murmure Guillaume sans regarder ma veuve, les doigts joints devant ses lèvres comme s'il priait.

– Il n'y a vraiment pas de quoi, répond-elle sur le même ton. Mais c'est gentil.

Ils sont restés tous deux figés devant la sépulture. Le sentiment de jalousie inattendu que j'éprouve soudain me laisse perplexe.

– Quand tout cela sera passé, reprend-il, tu devrais faire un saut à Paris, pour te changer les idées.

– Je peux terminer mon Notre-Père ?

– Oui, pardon, désolé.

Mon ancien romancier fait un pas de côté pour s'esquiver. Elle lui glisse, sans quitter des yeux ma photo sur le granit :

– Rejoins les autres au Café de l'Église. J'arrive.  
Guillaume hoche la tête et la laisse avec moi.

– ... à la tentation, achève Fabienne, *mais délivre-nous du mal, amen*. J'espère que c'était ta volonté, Jacques. Et qu'on ne t'a pas dérangé pour rien.

Elle passe quelques minutes à laisser remonter des souvenirs doux-amers dans une tristesse profonde qui m'envahit, puis elle s'en va brusquement.

Je reste au bord de la tombe, retenu sans doute par une forme de respect envers les ossements familiaux qui ne représentent plus rien, si ce n'est l'intensité des prières qui s'y sont incrustées. Mais voilà que je ressens comme la tension d'une laisse invisible, une attraction dont l'effet commence à brouiller le paysage.

Qui va m'entraîner à sa suite ? L'expert en route pour le laboratoire d'analyses avec mon ADN, ou Fabienne qui offre à ma mémoire le verre de l'amitié ?